

déchirée à l'intérieur. On est loin de l'allégorie optimiste qui libérait la jeune Ébla dans *From a Crooked Rib*. *Maps* est aussi remarquable pour l'évocation sensuelle du premier lien entre mère et enfant, cette relation primordiale qui, pour Farah, constitue l'identité et la nie à la fois.

Les romans complexes de Farah sont construits comme des « thrill-

Doris Lessing qui trouve en lui « la même rage pleine de compassion que chez Soljenitsyne » ; Salman Rushdie qui le loue de « faire la carte des abîmes de l'âme ».

Son talent est riche et singulier. Il reste à voir s'il va s'écarter encore de la simplicité de son premier texte, à la rencontre d'un lectorat exigeant mais plus limité, et si un écrivain africain en exil qui

la langue anglaise dans sa dimension la plus difficile, à savoir la poésie.

Emprisonné pendant sept ans et demi (1975-1982) en Afrique du Sud où il était revenu clandestinement pour mettre sur pied l'organisation OKHELA, dont le manifeste a paru dans *Les temps modernes* (no. 458, septembre 1984), Breytenbach a eu le droit d'écrire mais point de peindre. Quelqu'un, raconte-t-il dans *Confessions véridiques d'un terroriste albinos*, s'était avisé que la peinture était une libération, « une guérison des mains et

délectation verbale saisissants où l'imagination et l'invention linguistique se donnent libre cours. Toutefois, on peut reprendre ici, appliqué à l'acte de création littéraire, ce qu'écrivait en 1986 le critique Jacques Leenhardt :

*« ...La diversité des moyens n'est jamais finalement que le corrélat de la diversité de soi. Breyten ne recherche qu'indirectement l'EFFET esthétique. Pour lui, la peinture est bien davantage un instrument de connaissance, la marque visuelle d'un cheminement vers soi à travers les chemins détournés de l'imaginaire, qu'un objet qu'on offre à l'énigmatique*

Coupé pendant longtemps de ses racines, de sa famille, de son peuple avec qui il entretient une relation d'amour et de haine puisqu'il le meurtrit doublement en attendant à la dignité des Noirs et à la sienne propre — il est interdit de séjour pour avoir épousé une femme « de couleur » — le voici de nouveau « chez lui », en 1975, mais en prison, donc à nouveau séparé des siens, et faisant aussi l'expérience, comme nombre de ses compatriotes noirs, militants ou non, de vivre derrière des barreaux. L'écriture est peut-être alors, pour l'écrivain chevronné qu'il est, le seul territoire où il puisse se mouvoir librement et dont il puisse se sentir le citoyen à part entière. Voilà qui explique déjà pour beaucoup la place qu'elle et le langage lui-même occupent dans son œuvre.

Il serait incomplet de s'en tenir là. La langue n'est pas seulement un instrument, aussi affûté soit-il : elle est pour Breytenbach l'objet d'une investigation en profondeur qu'il faut relier à la réflexion théo-

plus proche de la nature. Vieux débat, certes, mais réactualisé à partir de son expérience propre. Cette rupture des frontières traditionnelles, d'un ordre donné au profit de la métamorphose et du mouvement, doit certainement beaucoup à la relation de Breyten vis-à-vis de sa propre histoire et de l'idéologie totalitaire du « *volk* » (le peuple afrikaner). Breyten en profite d'ailleurs pour régler leur compte à tous les totalitarismes. Mais elle est aussi la marque de l'influence exercée sur lui par la pensée orientale, notamment le bouddhisme zen et le taoïsme dont on retrouve nombre des thèmes et des termes dans les poèmes : refus de la vision manichéenne, duale, des choses ; importance de la méditation, tentative de dépasser l'illusion par l'intuition mystique, relation critique vis-à-vis de la réalité. D'où l'énumération à laquelle il a été fait allusion plus haut, et où les déclarations de Breytenbach prennent l'allure de manifestes sur les plans esthétique, philosophique et politique.

*« ...tu dois tirer au clair  
tes sanglots rentrés, larguer des  
pré-pensées*

*pour que fleurisse à nouveau  
l'équilibre fragile*

*entre métamorphose et métamor-  
phase ; ces phrases*

*blotties quelque part entre le  
cœur-pierre*

*et le gargouillement agnostique de  
la glotte*

*la chose n'est ni n'est ni n'est  
pas...*

*la chose se conçoit dans le sang...*

n'a pas eu à déposer en entrant au guichet de la prison.

En effet, logés dans son esprit ou dans son cœur sont les livres lus, les destins, les philosophies ou les pensées avec lesquels il a été en contact et qui font partie de son héritage spirituel, mais aussi les visages aimés, et les moments d'émotion ou de souffrance que la vie carcérale lui « propose » quotidiennement. La mémoire est convoquée ou s'impose d'elle-même pour les restituer de manière sen-

Dans ce processus constant de saisie de moments fuyants, que d'éclairs où la vie s'affirme de manière positive, voire dans une véritable jubilation :

« Fais de ce jour une terre »  
(« Colline du Sud », *op. cit.*,  
p. 85.)

« Ah ! que la terre est belle ! »  
(« Transit », *op. cit.*, p. 84.)

Ou, dans *Judas Eye*, après avoir entrevu la lune, (épisode exceptionnel auquel il est fait allusion dans *Confession*. 2<sup>ème</sup> partie.

*morphase*. Si les accents peuvent être oratoires, comme dans « ils viendront » (p. 99), le ton au contraire se fait contenu, à la fois familier et respectueux quand il parle à son père, (« Visite ») tendre comme une caresse sur un visage aimé quand il parle de sa mère ou à sa femme, sans oublier des poèmes où entre une bonne dose de provocation et d'auto-dérision. Être « en rupture », trans-gresser (« *io tresspass* »), n'est-ce pas là l'une des fonctions de l'artiste ? Et n'est-ce pas dans la poésie, cette ultime transgression, que Breytenbach

nonce à la première personne du pluriel (« *lutte pour le Taal* », p. 31), sont autant de références trop précises à l'Afrique du Sud pour qu'on s'y méprenne. Comme d'ailleurs la vision globale de ce pays qui n'est pas seulement « *noir et maudit* ». Car si Breyenbach l'évoque tel dans sa forme actuelle, c'est aussi en des termes qui ne laissent aucun doute sur sa vision de l'avenir et sur le camp qu'il a choisi :

« ...quant tu penses à ton pays  
tu vois  
il faut être fort ; des tripes plei-  
nes de cratères et de mouches ;  
la montagne est une boucherie  
sans parois ;  
sur les milles collines du Natal  
les poings des combattants comme  
autant d'étendarts ;  
bagnards étendus dans la boue :  
tu vois  
des mines regorgeant d'esclaves ;  
la pluie  
s'éteint étincelante haute contre le  
crépuscule ;  
entre les roseaux verdissent les os  
du nain  
quand tu penses à ton pays  
c'est l'évacuation de toute pensée ;  
quand il fait clair dehors tu  
ouvres grand les fenêtres,  
tu vois les étoiles sont des flèches  
dans le vide ;  
tu entends, humble comme un  
chuchotement, entends-tu ?  
« nous sommes le peuple, nous  
sommes noirs  
mais nous ne sommeillons pas.  
nous écoutons dans l'obscurité les  
voleurs se goinfrer dans les arbres.

*nous écoutons notre force qu'ils ne  
peuvent pas connaître.*

*nous écoutons*

*le cœur noir de notre respiration.*

*nous entendons le soleil*

*trembler derrière les roseaux de la  
nuit. nous attendons*

*que les goinfres pourris et repus  
tombent des branches flétries*

*un gourmand sera reconnu à ses  
fruits*

*ou alors nous apprendrons aux  
cochons à grimper dans les arbres. »*

(« aile-feu », pp. 19,30)

Faut-il vraiment trancher au terme de cette étude ? Afrikaans, Breytenbach l'est toujours. Et il ne peut que se réjouir de plus en plus de l'être en voyant le nombre de poètes noirs qui écrivent actuellement dans cette langue, qu'ils croyaient être, lui et eux, la langue des maîtres, mais qui n'a jamais cessé d'être aussi celle des ouvriers et des travailleurs agricoles métis de la région du Cap, sans parler de nombre d'autres Noirs. Poète français ? Oui, certes, par la nationalité. Et aussi, un citoyen du monde par le cœur et par ses prises de position. Faute cependant de connaître la part respective prise par Lory et Breytenbach dans la mise en forme de *Métamorphose*, il faudra attendre un autre recueil de poèmes signé de ce dernier seul pour savoir s'il peut être également un « poète français de langue française. » Mais après tout, là n'était pas la question...

**Jacques Alvarez-Péreyre**